

Didier Guimbail

Lycée Sonia Delaunay, Villepreux

Une difficulté de l'anthropologie philosophique : le concept de genre humain chez Feuerbach

La signification anthropologique de la conscience de soi.

La philosophie de Feuerbach est « bien connue » pour avoir affirmé le caractère anthropologique de la religion. Une telle démarche implique que la notion de genre humain occupe une place centrale. Rappelons brièvement le sens des premières lignes de *L'Essence du christianisme*.¹ Feuerbach distingue l'homme de l'animal par la conscience de soi, qu'il distingue soigneusement du sentiment de soi. Celui-ci appartient à l'animal dont le comportement atteste qu'il est capable de percevoir avec discernement ce qui l'environne. Nous pouvons ajouter, en reprenant un argument donné par Hegel, que la capacité de l'animal à sentir le plaisir, la douleur, et à passer de la santé à la maladie prouve également que son organisme est doté d'une certaine réflexivité puisque c'est **tout** son corps qui est atteint par une altération locale². Feuerbach reprend cette idée en écrivant que « l'animal est sans doute objet pour lui-même en tant qu'individu ». Mais si la réflexivité n'est pas le propre de l'homme, **lui seul a la capacité de prendre pour objet sa propre espèce** (Gattung) Tel est le sens de la conscience de **soi**. Elle ne signifie pas, comme chez Hegel, la façon dont le Moi s'atteint comme forme pure, idéale, dans une relation infinie à soi³, mais l'acte par lequel l'individu se saisit comme le membre imparfait d'un genre qui l'inclut. « **L'homme** - écrit Feuerbach - **est pour lui-même simultanément Je et Tu**. S'il peut se mettre à la place de l'autre, c'est précisément qu'il a pour objet, non pas son individualité mais son essence.⁴ La suite de l'ouvrage, particulièrement le chapitre 15, est structuré par cette thèse capitale. La grande faute du christianisme est d'avoir fait disparaître le vrai sens du soi au profit de représentations imaginaires qui font de l'individu un être parfait. Le christ est le symbole de cette identité trompeuse, de cette singularité illusoire qui unit **immédiatement** l'individu à son genre et laisse croire à chacun qu'il doit tendre à réaliser cette unité sans la médiation d'autrui.

Comme le souligne J.-P Osier dans sa présentation, Feuerbach entend lever la méconnaissance dans laquelle chaque conscience particulière se trouve au sujet de ce qui la rend possible. Le Tu qui conditionne le dialogue avec soi est l'essence générique intériorisée. C'est cette dernière qui fonde la prise de conscience par chacun de son individualité et l'ouvre simultanément à des relations concrètes avec autrui. Il faut donc concevoir que seul le genre est le **soi effectif**.⁵ Prendre conscience de soi comme le membre d'un genre possède un double aspect. Sur le plan théorique, cela revient à rejeter toute religion et toute spéculation qui ne voit pas que l'essence humaine est la vérité cachée de la figure divine ou de l'absolu. C'est définir l'anthropologie comme étant la vraie philosophie. Sur le plan pratique, cette affirmation ouvre la voie à un humanisme qui fonde la morale dans une relation amicale et plus encore amoureuse : « le principe

¹ Introduction. « L'essence de l'homme en général » p. 117. Maspero, Paris. Traduction J.-P. Osier

² Philosophie de la nature §§ 350-355. Vrin. Trad B. Bourgeois

³ Philosophie de l'esprit § 424 Vrin. Trad B. Bourgeois

⁴ Essence pp. 117-118

⁵ Présentation ; pp. 22-23.

suprême de la philosophie est donc *l'unité de l'homme avec l'homme*. »⁶ Promouvoir le genre, en lieu et place de Dieu ou de l'esprit hégélien, c'est libérer la voie de la philosophie de l'avenir. Toutes les insuffisances des philosophies passées sont donc censées trouver ici leur critique et leur résolution. Nous voudrions montrer que le caractère crucial de ce concept en fait un foyer où viennent se réfléchir des difficultés théoriques.

Position du problème

L'importance du concept de genre est manifeste dès le premier grand livre de Feuerbach, les *Pensées sur la mort et l'immortalité* (1831). Nous commencerons toutefois par une citation extraite d'un texte écrit en 1845 : *L'Essence du christianisme dans ses rapports avec l'Unique et sa Propriété*, dont le caractère tardif permet une mise en perspective de notre thème⁷, Feuerbach y répond aux objections virulentes de Stirner qui lui reprochait le caractère factice, ou à tout le moins inachevé, de sa critique. Stirner, on le sait, rejette l'Homme, dans lequel il ne voit qu'une continuation déguisée de la fiction théologique et spéculative : « *L'au-delà extérieur* est balayé et l'œuvre colossale de la philosophie est accomplie ; mais *l'au-delà intérieur* est devenu un nouveau ciel et nous appelle à de nouveaux assauts : le Dieu a dû faire place à - l'Homme - et non à - Nous. **Comment pouvez vous croire que l'homme dieu soit mort aussi longtemps qu'en lui, outre le Dieu, l'homme ne sera pas mort aussi ?** »⁸ Ce « Nous » est en vérité un Moi, même si le statut de cette entité est éminemment paradoxal puisqu'il n'existe qu'en anéantissant ce qui se présente à lui et qu'il ne peut le faire que parce qu'il n'est lui-même que néant.

Ce dernier point n'empêche pas de reconnaître l'intérêt de l'argument de Stirner. L'Homme prend la place jusque-là dévolue à Dieu mais cette substitution n'est peut-être que la continuation de la croyance en des fictions abstraites. Feuerbach n'aurait alors accompli que la moitié du chemin puisque son anthropologie resterait prise dans la forme qu'elle conteste. Si Dieu n'est plus le sujet absolu, ses prédicats sont maintenus et attribués à une essence humaine dont la nature demeure théologiquement pensée.

Feuerbach est extrêmement sensible à ce reproche auquel il répond en deux temps. Il commence par opposer à Stirner un argument fondé sur une nécessité qu'il juge absolue. Si les prédicats ne sont pas maintenus alors **rien** ne subsistera. Certes, Stirner se réclame de ce rien qui définit l'activité du Moi et le résultat de son activité⁹ mais Feuerbach y objecte que le néant est encore une propriété divine¹⁰. Cependant, cette réponse est encore imparfaite. Elle place Feuerbach dans une situation délicate que K. Löwith a résumée en ces termes : « le maintien des attributs divins, abstraction faite de tout sujet de ces attributs ! »¹¹ Il existe toutefois une deuxième réponse, cette fois positive, et c'est ici qu'apparaît le concept de genre.

Loin d'être le maintien déguisé d'une essence transcendante, la suprématie du genre est présentée comme la seule façon d'interdire le retour de l'aliénation religieuse : « si l'on ne remplace pas la divinité par l'espèce, on laisse dans l'individu un vide, qui nécessairement se comblera de nouveau par la représentation d'un Dieu, essence

⁶ Principes de la philosophie de l'avenir : dans Manifestes Philosophiques (MP); trad Althusser ; Epiméthée, Vrin : p. 203 § 63

⁷ Ce texte n'est pas un des derniers de Feuerbach mais il fait suite aux années dans lesquelles se concentrent ses ouvrages essentiels.

⁸ L'Unique et sa propriété. Les classiques des sciences sociales. Stock. Trad Leclaire ; p. 39

⁹ C'est la fameuse déclaration qui conclut L'Unique : « si je base ma cause sur Moi, L'unique, elle repose sur son créateur éphémère et périssable qui se dévore lui-même, et je puis dire : je n'ai basé ma cause sur Rien. » p. 284

¹⁰ MP. p.225 § 1. Stirner serait donc lui aussi un « pieux athée »

¹¹ De Hegel à Nietzsche : Tel Gallimard, p. 402.

personnifiée de l'espèce. **Seule l'espèce (Gattung) est capable à la fois de supprimer et de remplacer la divinité et la religion.** »¹²

Remarquons que Feuerbach part de l'individu. Mais alors que Stirner proclame la perfection du singulier : « chacun pour soi, nous sommes tous parfaits »¹³, Feuerbach affirme la **limitation** et le caractère **inachevé** de chacun. Nous nous sentons bornés et imparfaits. Ce sentiment est à la racine de la conscience de soi puisqu'il concerne aussi bien notre situation spatiale et temporelle que la découverte de nos défaillances morales lorsque nous réfléchissons à notre situation en nous comparant à autrui. Sans le lien au genre, l'individu n'est qu'une réalité incomplète et déficiente. C'est donc la **finitude individuelle** qui justifie la position du genre comme **l'universel effectif**. Le genre est la réponse anthropologique, c'est à dire véritablement anti-théologique. Ce concept doit permettre d'articuler la relation du fini à l'infini d'une façon différente et même opposée à tout ce que la métaphysique a jusqu'à présent conçu.

En effet, les *Thèses Provisoires*¹⁴ n'ont de cesse de dénoncer la mystification théologico-spéculative dont le système hégélien est l'achèvement. L'esprit absolu y est caractérisé comme le « fantôme » de la théologie qui vient hanter *l'Encyclopédie des Sciences Philosophiques*.¹⁵ Feuerbach entend chasser ce spectre en renversant la relation du fini à l'infini. Il reproche à ses prédécesseurs d'avoir déduit le fini de l'infini ce qui donne à celui-ci une priorité ontologique. Or, cette philosophie de l'absolu se contredit en admettant que sans la finitude l'infini n'est qu'une abstraction indéterminée¹⁶. Il faut donc soutenir que « le fini est la vérité de l'infini ». Plus encore, « c'est bien le fini en vérité qui **est l'infini**. »¹⁷

Or ce point fait problème. Comment le concilier avec la réponse à Stirner ? Seul le fini est réel, il faut toujours partir de lui pour déjouer les pièges et les facilités de l'abstraction intellectuelle. Mais la finitude individuelle est bornée et imparfaite. Feuerbach parle même de la nécessité de s'en **délivrer**.¹⁸ Comment pourrait-elle prétendre être la vérité de l'infini ?

Cette difficulté nous paraît se concentrer dans la question suivante : **Que signifie l'infinité du genre ?** L'imperfection de l'individu est due à sa finitude donc à son caractère **mortel**. La mort naturelle de l'individu est la marque de la puissance du genre. Est-il alors possible de distinguer l'homme de l'animal ? **Quelle est la spécificité de la mort humaine** et comment est-elle compatible avec l'avènement de l'anthropologie au titre de seule vraie philosophie ?

Apparition du concept de genre dans les *Pensées sur la Mort et l'Immortalité*

Pensées sur la mort et l'immortalité précèdent de dix ans *L'Essence du christianisme*.¹⁹ Cet ouvrage fit scandale et valut à Feuerbach d'être chassé de l'université, où il ne put jamais revenir. Sa thèse essentielle consiste à nier toute possibilité de survie individuelle. L'immortalité personnelle est un leurre. Feuerbach maintiendra toujours cette position comme l'attestent deux écrits postérieurs.²⁰ Les *Pensées sur la mort* soulignent la nécessité de se déprendre des illusions engendrées par l'idée chrétienne d'un Dieu personnel. Les Anciens n'imaginaient pas que leur âme pût survivre à leur cité. Il fallut le

¹² MP p. 234 § 10

¹³ MP p. 233 § 10

¹⁴ Thèses provisoires pour une réforme de la philosophie ; dans MP.

¹⁵ « L'esprit absolu est l'esprit trépassé de la théologie qui continue à hanter comme fantôme la philosophie hégélienne. » Thèses § 18.

¹⁶ §§ 18 et 24

¹⁷ §§ 25, 26

¹⁸ MP p. 233 § 10.

¹⁹ Ed du Cerf. Trad de C. Berner. L'ouvrage date de 1831

²⁰ La question de l'Immortalité du point de vue de l'anthropologie. (1846) et Au sujet de mes pensées sur la mort et l'immortalité (1847) Vrin.

christianisme pour que la subjectivité soit élevée au rang d'un principe fondamental. Feuerbach, on le voit, reprend ici les analyses hégéliennes, mais il s'en démarque vite en affirmant que le Dieu personnel n'est qu'une projection de la vanité et de la crainte : « pour l'individu, Dieu n'est que le père de famille, le brigadier et gardien de nuit, le génie protecteur, le patron de sa propre individualité. »²¹ Le rejet de cette attitude anthropomorphique implique l'affirmation de la **positivité** de la mort, c'est à dire de son caractère irréductible. Pour le dire en termes courants, il n'y a rien **après** elle, elle n'est nullement le passage de l'individu vers un autre lieu ou un autre état. Feuerbach reviendra sur ce point dans *L'Essence du Christianisme* pour souligner la puissance de l'imagination qui sait donner corps à nos sentiments, particulièrement lorsqu'il s'agit de repousser l'idée d'une fin définitive de notre existence²².

L'intérêt des *Pensées sur la mort* n'est toutefois pas épuisé par cette thèse, somme toute classique. Feuerbach confère à la mort un double statut qui pose problème. En effet, la négation de la survie individuelle implique l'ancrage de l'individu pensant dans la **nature**. Cet enracinement est la marque de sa finitude insurmontable. Le temps et l'espace sont les cadres dans lesquels toute existence singulière se déploie avant d'être nécessairement supprimée. Feuerbach retrouve des accents hégéliens pour parler du temps, qui « n'est rien d'autre que la position de la négation comme acte de nier²³. » Le temps, dont Hegel fait, après l'espace, la détermination la plus immédiate de la nature, est ce procès qui se reproduit indéfiniment, le « Chronos qui engendre tout et détruit les créatures qu'il a engendrées »²⁴

Or ce temps est **seulement** naturel et pour cette raison ne convient pas à ce que Feuerbach veut établir. Il récuse la position matérialiste qui définit l'homme comme un être intégralement naturel car elle lui semble incapable de réfuter la croyance en l'immortalité. Cette dernière est même justifiée à s'opposer au matérialisme car celui-ci réduit l'homme à une essence naturelle. Or l'individu « n'existe pas seulement dans le sensible, mais également au-delà du sensible dans la conscience et la raison. »²⁵

Ne pas tenir compte de cette dimension est une erreur capitale car elle conduit à manquer ce qu'est la mort. En effet, « **lorsque la mort n'est qu'une réalité fondée de manière sensible, alors elle n'a pas plus de fondement et de vérité que tout ce qui est sensible.** »²⁶ Le propre du sensible étant de passer, ou de devenir sans fin, comment, dans ce cas, pourrait-on refuser au sujet pensant le droit de faire valoir son immortalité ? L'activité de pensée peut à bon droit étayer une croyance en l'immortalité de son « sujet » - l'âme - qui vit selon un **autre** temps que le simple devenir naturel. St Augustin l'a montré : passé, présent et futur ne sont pas des propriétés physiques appartenant aux choses de la nature mais des dimensions de la pensée, des « distentions de l'âme », La conséquence est inéluctable : il faut donner à la mort un **fondement non naturel**. Une phrase résume cette conviction : « la mort a son centre dans l'esprit.²⁷ » Qu'est-ce à dire ?

Nous avons vu que le « chronos » est un processus indéfini puisqu'il ne se réfléchit pas. La mort ne peut donc être un phénomène ultime qu'à la condition de posséder une dimension spirituelle. Feuerbach en parle comme d'un « **infini effectif** » qu'il distingue d'une disparition successive et illimitée, - du « mauvais infini » selon l'expression hégélienne. Cette distinction entraîne une précision capitale : l'infini n'est pas l'abolition du fini selon son existence singulière mais selon son **essence. L'infini abolit la finitude du fini.**²⁸ On comprend que cette thèse soit motivée par le désir d'une disparition intégrale de l'individu mais que signifie abolir une essence ? Plus exactement, la suppression de la finitude du fini n'est-elle pas la suppression de la mort elle-même ?

²¹ PMI p.56

²² Essence p. 292-293 " le sentiment des limites est pénible."

²³ PMI p. 73

²⁴ Philosophie de la Nature § 258 Vrin. Hegel joue sur le rapport Chronos, Kronos.

²⁵ PMI p. 75

²⁶ ibid

²⁷ PMI p. 142

²⁸ p.65

Feuerbach ne serait pas éloigné, dans ce cas, de la position chrétienne, qui voit dans la mort librement consentie de l'Homme-Dieu la libération de tout homme à l'égard de la finitude. Dans un article consacré à l'athéisme, Bernard Bourgeois a souligné l'ambiguïté du sens de la mort du Christ. Cette annulation de « la mort même comme finitude par excellence de l'homme » est aussi la possibilité d'un humanisme athée car l'homme se sait désormais **totalem**ent libéré et devient cet être capable de « nier ultérieurement tout autre être que lui et, donc, d'athéisme *stricto sensu* »²⁹ Or nous avons vu que le matérialisme du 18^{ème} siècle, par sa façon dogmatique de revendiquer le sensible, confond l'infini et l'indéfini, ce qui lui interdit d'être à la hauteur de la religion et de la métaphysique qu'il combat.³⁰ Feuerbach est donc tenu de penser un infini effectif qui anéantisse le fini sans accepter la doctrine chrétienne du salut personnel ni le concept hégélien d'esprit.

Les *Pensées sur la mort* s'engagent sur cette voie étroite en spiritualisant progressivement le temps et le sens de la mort. L'abolition **totale** de la croyance dans l'immortalité individuelle est – on l'a vu – à ce prix. Or comme le premier objectif est d'échapper au « mauvais infini » c'est à dire à un naturalisme strict, il est nécessaire de définir un **but**. La mort apparaît alors comme ce qui révèle le sens de l'être du sensible. Mais cette mort n'est pas un processus simplement physiologique. « Tout but est anéantissant ; là où il n'y a pas de destruction, d'anéantissement, ni de sacrifice de l'existence indépendante, il n'y a pas de but. **L'esprit est le but mais l'esprit est la mort, le destructeur du sensible.** »³¹

Le statut de la mort est complexe. Elle détruit mais conserve puisqu'elle n'est pas essentiellement la marque du devenir simple et illimité. La définir comme l'activité d'un esprit, c'est admettre qu'elle sauve aussi ce qu'elle abolit. Nous reconnaissons le moteur même du dialectique, la célèbre « Aufhebung ».

C'est à ce point précis qu'intervient le concept de **genre**. Feuerbach prétend que le genre est la réponse adéquate car il unifie le naturel - tout individu meurt et ceci est irrémédiable, et le spirituel, qui fait que la mort d'un homme n'est pas identique à celle d'un animal ou d'une plante.

Espèce ou Genre ?

La mort comme phénomène naturel.

Ces deux dimensions sont fondamentales car elles nous sensibilisent à l'équivocité de la notion. Dans le premier cas nous devrions plutôt parler **d'espèce** comme le terme « Gattung » nous y invite. La mort est alors la marque de la puissance du genre sur l'individu. Feuerbach le souligne sur un ton pathétique voire doloriste. Ainsi, « dans chaque douleur, le genre célèbre le triomphe de son effectivité exclusive. Les gémissements douloureux des malades et les soupirs douloureux des mourants sont les chants de la victoire du genre ; en eux, il célèbre sa réalité et sa domination victorieuse sur le phénomène singulier [...] tu ne philosophes vraiment que lorsque tu gémis et hurles de douleur. »³² Nous reconnaissons cependant, sous ce vocabulaire emphatique, une logique dont Hegel avait, plus sobrement, exposé le déploiement à la fin de sa *Philosophie de la nature*. Le genre est l'universel qui affirme son effectivité sur un mode substantiel à travers la suite des générations qui le reproduisent. Feuerbach parle d'ailleurs de « substance indivisible. »³³ Cette substantialité signifie que l'espèce, en tant que réalité seulement naturelle, ne se réfléchit pas en elle-même et ne devient pas objet

²⁹ Hegel Les Actes de l'esprit Vrin, p.210 ; Il y a donc une spécificité de l'athéisme chrétien.

³⁰ Il est difficile de ne pas penser ici aux analyses que la Phénoménologie de l'esprit consacre à l'athéisme des Lumières

³¹ p. 90 Le texte contient d'autres formules du même genre : « la mort ne vient que de l'esprit, de la liberté. » p.131

³² p. 116

³³ p. 117

pour elle-même. La mort des individus a donc le sens d'un phénomène nécessaire du fait de la contradiction qui les constitue et qu'ils ne peuvent indéfiniment supporter. Comme l'explique Hegel, le genre est l'identité des individus mais ils la vivent sur le mode d'une différence sexuée. L'existence est toujours celle d'êtres particuliers, qui particularisent l'identité à soi de l'espèce, sans quoi elle serait sans effectivité, mais cette particularisation est une limitation qui les condamne nécessairement à périr. Aucun individu n'est adéquat à son genre.³⁴

Par cette analyse, Hegel se donne aussi le moyen d'éclairer la relation qui unit nécessairement la mort de l'individu à la perpétuation de l'espèce. Dans l'accouplement « Begattung », le vivant animal supprime la différence introduite par la division sexuelle mais cette suppression n'est que momentanée. La copulation est donc, avec la mort, le moment où l'individu ressent la puissance du genre. On dira que mort et procréation s'opposent et il est clair qu'une espèce n'existe qu'à la condition de se reproduire. Nous voyons toutefois que l'accouplement est la preuve de la mortalité des individus.³⁵

L'inscription de la mort dans le cours d'un processus naturel est ainsi soutenable. Mais nous avons dit que Feuerbach veut donner à la mort une valeur spirituelle pour anéantir la croyance en la survie de l'âme. Le terme « Gattung » permet ce passage en n'ayant pas qu'une signification physiologique. « Die Gatten » et die « Gattungsliebe » signifient respectivement les « époux » et « l'amour conjugal ». Il reste à savoir comment Feuerbach peut mener à bien son projet dont la réussite conditionne l'avènement de l'anthropologie au rang de la véritable philosophie.

La mort comme événement spirituel : le concept de « genos »

La dernière partie de l'ouvrage, intitulée significativement, *Esprit, conscience*, affirme que « la mort n'est rien d'autre que l'action par laquelle tu rends et remets en mains propres ta conscience à d'autres. »³⁶ Le procès de spiritualisation s'intensifie avec la définition du **souvenir**. Feuerbach l'élève au rang d'une activité collective, non personnelle. Si chacun de nous est, de son vivant, comparable à une monade qui mène une existence séparée des autres, la mort fait communiquer toutes les essences individuelles : « Le souvenir est un ; seul ce dont on se souvient est différent. »³⁷ Il faut distinguer les **objets** du souvenir, qui sont toujours particuliers, de leur **forme**. Les contenus peuvent même s'opposer, ils s'unifient nécessairement en tant que contenus **remémorés**. Feuerbach conçoit donc le souvenir comme un processus universel d'idéalisation, par la médiation duquel le genre se produit en unifiant sans cesse ses particularités. Comprenons bien qu'il ne s'agit surtout pas de l'acte d'une subjectivité qui décide de s'unir aux autres. Le philosophe entend éclairer ses lecteurs sur une vie de l'esprit dont ils sont inéluctablement les participants : « le procès du souvenir est une activité continue, identique à elle-même et universelle de l'esprit lui-même. »³⁸

Comment ne pas songer une nouvelle fois aux analyses de Hegel ? Le début de la section *Esprit* de la *Phénoménologie* définit le mort comme « celui qui, hors de la longue succession de son être-là dispersé se recueille dans une seule figuration achevée, et hors de l'inquiétude de la vie contingente s'est élevé à la paix de l'universalité simple. »³⁹ La famille qui honore son défunt vise bien un être singulier, qu'elle veut protéger de l'action dissolvante des forces naturelles, mais en tant « qu'essence universelle, soustraite à son effectivité sensible, c'est à dire singulière. » Le mort est cette singularité que l'on n'atteint plus que sur le mode de l'universel pensé, ce qui l'unit à tous les autres disparus

³⁴ Philosophie de la nature § 369 et son Addition. Vrin.

³⁵ *ibid* §370

³⁶ p. 134

³⁷ p.137

³⁸ *ibid*. Il semble difficile de comprendre ce passage sans se reporter aux analyses hégéliennes de l'Erinnerung dans la Psychologie. Philosophie de l'Esprit § 448 à 454. Vrin.

³⁹ tome 2. p. 19

et aux vivants par la médiation du souvenir. Ainsi se fonde et se maintient, à travers la constitution de **généalogies**, une **histoire humaine du genre**, un « **genos** ».

Précisons encore : L. Gernet a montré que ce terme ne convient d'abord qu'aux familles nobles qui sont fondamentalement des associations cultuelles jouissant de monopoles liturgiques sur un territoire donné. Mais son étude s'achève en indiquant que l'âge démocratique de la cité, qui commença par briser le pouvoir des « **géné** » par la réforme clithénienne, reprit des traits de l'origine qu'il refusa. Si le droit est la négation de l'époque archaïque, du fait de l'homogénéisation que signifie le statut de citoyen, celui-ci conserve une « qualité d'orgueil humain qui peut le faire comparer au noble. ⁴⁰ » De plus, les spéculations sur l'idée de « nature » maintiennent une définition aristocratique de l'excellence humaine et le réseau sémantique reliant « **phusis** » à « **genos** » est parlant. Il n'est pas nécessaire de le détailler pour y apercevoir la présence de l'idée **d'engendrement** « **genesis** ». Aristote l'indique clairement. Le genre est d'abord synonyme de la **génération** successive et ininterrompue des êtres de même forme. Il est donc solidaire de la « race » au sens de la souche primitive dont dérivent des êtres d'une même ethnie.⁴¹ Il en est de même en latin avec « **genus**. »⁴²

Le genre dont parle Feuerbach est évidemment l'humanité mais l'origine grecque nous permet de ressaisir la matrice de cette idée. La logique du concept de « **genos** » est celle de son **extension** à l'ensemble des êtres humains moyennant une pensée qui universalise le souvenir comme ce qui atteste la disparition réelle des générations et les sauve de l'inhumanité d'une mort naturelle en leur donnant une présence permanente parce qu'idéelle.

Ainsi, le processus générique apparaît comme une spiritualisation du temps naturel qui prend la forme d'une intemporalisation puisque le souvenir en conservant la marque de ceux qui furent sauve le sens de leur existence empirique. La mort d'une personne singulière est le point d'orgue qui signe sa finitude irrémédiable et son appartenance en esprit à la communauté de ses semblables. L'histoire est désormais celle du **genre humain**.

Hegel note que chez l'animal, le genre n'existe qu'en soi car il n'est pas objectivé. Il est clair qu'en introduisant le souvenir, Feuerbach parle du seul être capable d'élever le genre au rang d'un **objet de conscience**. Ce seront les premiers mots de *l'Essence du christianisme*. Le cas de l'homme est donc remarquable. Si notre espèce reste, pour chacun de nous, cette réalité substantielle qui nous vaincra naturellement, nous pensons aussi notre inscription dans une histoire. L'idée de genre devient synonyme de celle de **communauté humaine** et peut être présentée comme le fondement d'un humanisme. Le genre est l'universel **concret**, au sens propre du mot, puisqu'il désigne la développement continu et unifié de l'humanité à travers le temps. C'est à ce titre qu'il veut être la réponse adéquate à l'objection de Stirner. Remplacer Dieu par le genre est bien substituer l'anthropologie à la théologie et à ses prolongements idéalistes, en particulier hégéliens. Le genre est « l'infini effectif » qui démontre son effectivité en spiritualisant la succession indéfinie des instants du temps naturel dans une histoire dont la substance est commune à tous les vivants, mais le mode d'accomplissement propre à l'homme.

Perspectives critiques

Le travail effectué dans les *Pensées sur la mort* ouvre la voie à *l'Essence du christianisme*. Le genre est un concept dont la portée polémique sera déterminante car il permettra de critiquer la façon dont le christianisme a hypostasié la subjectivité au point

⁴⁰ « Les nobles dans la Grèce antique » : dans *Droit et Institutions en Grèce antique*. Flammarion p. 228.

⁴¹ *Métaphysique* Δ, 28 ; Pocket. Trad P. Mathias. Les occurrences sont nombreuses. Aristote rappelle le sens du mot « eupatrides »

⁴² *genus* sert à distinguer les origines patricienne et plébéienne. Retenons seulement une expression : « *malo genere* », « né de méchante famille. »

de méconnaître notre statut d'être sensible⁴³. Il remplace ainsi celui d'esprit, dont les connotations hégéliennes sont manifestes. Or ce processus de critique et de détachement, qui ira en s'intensifiant à partir de 1831, implique un renforcement de l'équivoque propre à cette notion. Il ne nous semble pas exagéré de dire que les reproches adressés à Feuerbach de pécher par excès de spiritualisme (Marx et Engels) ou de matérialisme grossier sont dus aux possibilités offertes par le double sens de « Gattung ». Feuerbach reconnaîtra lui-même la particularité de sa situation en se définissant comme un « **naturaliste spirituel** »⁴⁴.

Or il ne s'agit pas en vérité d'une simple diversité de sens mais d'une **ambiguïté radicale** qui le contraindra à lutter sur les deux fronts. Le genre est la façon dont Feuerbach pense régler les relations du naturel et du spirituel, du fini et de l'infini mais ce règlement laisse subsister des interrogations. Les remarques de deux commentateurs en témoignent. L. Althusser note, dans sa préface aux *Manifestes*, que « Gattung » n'est pas une « simple catégorie biologique » mais que, rapportée à l'homme, elle vaut comme « le véritable **horizon transcendantal** qui permet la constitution de toute signification théorique, et comme l'Idée pratique qui donne son sens à l'histoire. »⁴⁵ C. Berner reprend le même vocabulaire dans sa présentation des *Pensées sur la mort* : « le genre n'est pas à proprement parler transcendant, mais transcendantal : il est cet **horizon indéterminé** qui est la condition de possibilité de la conscience de soi. »⁴⁶ En voulant réfuter Hegel, Feuerbach est-il implicitement revenu à Kant ?

Le genre est, comme l'écrit Berner, « la version anthropologique de l'essence »⁴⁷, c'est à dire la façon dont Feuerbach entend réfuter l'esprit hégélien tout en conservant l'idée d'une unité de l'humanité. Le point délicat concerne alors le mode d'être de cette essence. Comment éviter d'en faire une idée générale issue d'une induction empirique? Comment lui donner une existence qui identifie en elle la matérialité du sensible et son unification idéale ? Feuerbach l'énonce dans des phrases complexes. « L'essence, le genre, n'est pas une abstraction. L'essence existe, elle a une existence. Mais l'existence de l'essence n'est pas l'existence dans sa singularité, elle n'est pas ce phénomène singulier, mais elle est l'existence dans sa totalité, l'existence de tous les phénomènes singuliers pris ensemble, l'existence simultanée de tout ce qui est singulier comme un tout indivisible. »⁴⁸ Les derniers mots justifient les commentaires que nous avons cités. La métaphore de l'horizon et le recours au transcendantal permettent de totaliser par avance la diversité empirique tout en respectant sa phénoménalité. « L'existence simultanée de tout ce qui est singulier comme un tout indivisible » peut être effectivement **pensé**, au sens kantien du terme.

Il reste que la plausibilité de ces interprétations modernes – tant il est vrai que Feuerbach n'entendait pas se réclamer de Kant contre Hegel – rejaillit négativement sur la cohérence du projet feuerbachien. Si le genre est une Idée, que deviennent les déclarations qui affirment le refus de tout dualisme et prônent **l'unification de l'homme avec lui-même à partir du sensible ?** Les *Principes de la philosophie de l'Avenir* contiennent des passages fort nets à ce sujet. Les paragraphes 31 et 32 développent cette thèse à l'encontre des philosophies qui conçoivent le sensible comme l'élément immédiat appelé à être réfléchi par la pensée de l'entendement. Vérité et réalité n'ont de sens qu'à la condition d'être identifiés à la qualité sensible. Le paragraphe 38 va plus loin en affirmant la positivité absolue de cette détermination contre toutes les contradictions engendrées par l'idéalisme allemand : « Seul le sensible est clair comme le jour⁴⁹. C'est seulement là où *le sensible commence* que *prennent fin tous les doutes et toutes les disputes*. Le secret du savoir immédiat est la *qualité sensible*. » La réponse à Stirner le

⁴³ I Chapitre 15

⁴⁴ Préface à la deuxième édition de *L'Essence du Christianisme*. p. 103.

⁴⁵ p.10

⁴⁶ p.23

⁴⁷ p.22

⁴⁸ PMI p.116

⁴⁹ L'allusion à Fichte est transparente.

redit en conclusion en y voyant la seule façon de dépasser les querelles du matérialisme et de l'idéalisme.⁵⁰

Ces affirmations conduisent Feuerbach à donner une deuxième définition du genre : « L'espèce signifie, en effet, non pas une abstraction, mais seulement le toi en face du moi singulier fixé pour soi, l'autre et **en général** les individus humains qui existent hors de moi. »⁵¹ Le problème est que cette « généralité » tend à se présenter comme le résultat d'un procès empirique d'abstraction sur la base de la relation entre deux sensibilités. Ce point n'est pas sans rappeler la critique célèbre de Spinoza à l'encontre des « transcendants » scolastiques, dans laquelle il montrait que les idées d'Homme ou de Chien ne sont en rien adéquates.⁵²

La dualité de sens de la « Gattung » ne fait-il pas ainsi du genre le fantôme qui hante l'anthropologie de Feuerbach, le contraignant à osciller entre une apologie de plus en plus appuyée du sensible, et l'affirmation primordiale de sa nullité, puisqu'il n'a de sens véritable, -humain - que par sa disparition recueillie dans l'idéalité du souvenir ? Il reste que les problèmes posés par ce concept ont des répercussions « pratiques » évidentes. Quel statut donner à un humanisme qui chasse l'idée d'infini comme un vestige théologique ou spéculatif, pour y substituer l'idée d'un genre qui se réalise indéfiniment dans une histoire dont la question du but ne saurait manquer de se poser ?

Didier Guimbail

⁵⁰ § 18. « Il (Feuerbach) est dans ses pensées ce qu'il est en fait, en esprit, ce qu'il est en chair, en essence ce qu'il est dans les sens : homme. »

⁵¹ L'Unique_p. 233

⁵² Ethique II : pr 40, scolie 1